

vers de l'écrivain, et aux alentours. Plusieurs textes proposent des pistes stimulantes pour les historiens qui rencontrent Hugo sur leur chemin et qui se demandent comment faire avec son œuvre. C'est le cas, par exemple, de « Bloc, événement » (Claude Millet), de « Les barricades de l'océan. Une lecture sociocritique » (Pierre Laforgue), de « Des nouvelles de l'île Nou. Victor Hugo et la Commune : nouveaux documents » (Bernard Leuilliot). Mais on tire profit à lire la totalité (ou presque) des contributions. Le texte de Jean-Marc Hovasse (« Les signes de Hugo au cygne de Baudelaire ») est un régal, dans le même ton que son *Victor Hugo* paru en 2001²⁰; les contributions de Florence Naugrette (« L'instant photographique dans "Mes deux filles". L'album des *Contemplations* »), de Delphine Gleizes (« "L'avez-vous vu? Qui est-ce qui l'a vu?" Les éditions illustrées de *Han d'Islande* au XIX^e siècle ») et de Jacques Dürenmatt (« *Les Misérables* sont-ils solubles dans la bande dessinée? ou Le défi de Cham ») mettent en lumière les arts visuels soit dans l'œuvre de Hugo soit dans l'œil de ceux qui l'ont illustrée. Au total, le volume est une invitation à relire Hugo. Il est gorgé de citations venues de l'ensemble des textes, en particulier des romans (l'index en témoigne), en tout premier lieu *Les Misérables*, si chers à Guy Rosa, puis *Han d'Islande* et *L'Homme qui rit*. Donner l'envie d'ouvrir ces œuvres, c'est justement ce à quoi s'est inlassablement consacré Guy Rosa dans ses publications et ses enseignements. *Choses vues à travers Hugo* lui est fidèle.

Thomas Bouchet

Maria DERAISMES, *Ève dans l'humanité*, préface de Yvette Roudy, Angoulême, Éditions Abeille et Castor, 2008 (1868). ISBN : 978-2-917715-00-0. 13,5 euros.

Parmi les figures des féministes françaises, la place occupée par Maria Deraismes (1828-1894) est singulière. Elle n'a pas la radicalité d'une Hubertine Auclert, encore moins d'une Madeleine Pelletier. Elle se bat aux côtés d'hommes, dont Léon Richer ou Georges Martin, participe à la franc-maçonnerie, dirige un journal – *Le Républicain de Seine-et-Oise* – dès que la loi (celle de 1881) permet aux femmes de le faire, s'intéresse à la politique, mais ne franchit pas le pas de se présenter comme candidate à une élection. Assez sandienne dans les principes, elle entend d'abord mener un combat pour l'égalité juridique des hommes et des femmes, en prélude à leur égalité politique. Elle se bat pourtant aussi pour l'obtention du droit de vote, en la reliant à l'acquisition d'une éducation politique. Elle lutte enfin, au côté de Joséphine Butler, pour l'abolition de la prostitution. Première femme initiée dans une loge maçonnique masculine en 1882, elle participe également à la création de la première loge mixte en 1893, le Droit Humain. Liée aux milieux libres penseurs et anticléricaux, Maria Deraismes incarne finalement assez fidèlement l'esprit républicain des années 1870-1890. Elle reçoit le soutien de Louis Blanc, Victor Schoelcher, Victor Hugo. Après les tentatives avortées de 1789 et 1848, elle pense qu'est venu avec la Troisième République le temps de la libération de la femme. Mais une contradiction majeure tempère son action : comment se battre *contre* et *avec* ces républicains parvenus au pouvoir en 1870 et assez peu enclins, au total, à faire progresser la cause de l'affran-

20. Jean-Marc Hovasse, *Victor Hugo. Tome 1, Avant l'exil*, Paris, Fayard, 2001, 1162 p.

chissement des femmes? Lorsqu'elle répond à « nos contradicteurs » – qui refusent d'accorder le droit de vote aux femmes, accusées d'être des agents de la réaction ou du cléricisme –, Maria Deraismes ne cite aucun nom : nul doute que les intéressés ne se soient pourtant reconnus.

La quinzaine de textes rassemblés dans ce volume offrent un panorama assez complet de la pensée de Maria Deraismes. Celle-ci est d'abord une conférencière, notamment devant les membres du Grand Orient de France, puis une journaliste, qui n'hésite pas à polémiquer avec des anti-féministes comme Dumas fils ou Barbey d'Aurevilly. L'essentiel de son activité se déroule entre la fin du Second Empire et les débuts de la Belle Époque. Durant cette trentaine d'années, elle milite pour les droits civils des femmes et fonde, avec Paule Minck, Louise Michel ou Léon Richer, l'Association pour le droit des femmes en 1869, puis la Société pour l'amélioration du sort de la femme en 1876. Son activité de conférencière limite son audience : Maria Deraismes s'adresse à des petites et moyennes élites, une bourgeoisie progressiste qui est sensible à la qualité d'un argumentaire énoncé en termes posés. Les positions défendues par Maria Deraismes peuvent sembler tièdes au regard de celles des femmes de 1848, par exemple. Mais, par sa culture juridique, politique, philosophique, elle maîtrise un art du discours qui l'inscrit dans une tradition rhétorique susceptible d'être entendue par des hommes sensibles au mariage du fond et de la forme. Son propos est dépourvu d'ambiguïté lorsqu'elle affirme qu'il y a lutte, guerre, « antagonisme entre le masculin et le féminin ». Mais tout en dénonçant l'oppression masculine, elle ne pose pas – ou pas seulement – la femme comme victime. C'est l'organisation sociale dans son ensemble qui est interrogée et la nature du bénéfice que la société tire de cette situation d'inégalité. Sans les nommer, elle s'inscrit en faux contre ceux qui, dans son propre camp – les républicains progressistes –, divinisent la femme, en font un moteur de civilisation destiné à ne pas se salir au contact de la politique. Michelet, plus que Hugo, est ici visé. Le détour par le social est certes loin de celui d'une Pauline Roland ou d'une Flora Tristan. De même Maria Deraismes ne remet pas en cause la famille et le mariage en tant que tels, mais leur conception traditionnelle qui en fait deux éléments primordiaux de l'inégalité entre les sexes. « Je ne suis pas épouse, je ne suis pas mère, et je déclare que je ne m'en considère pas moins pour cela. Je suis femme, et cela me suffit ». On lira également avec intérêt l'opposition entre Orient et Occident construite pour les besoins de la démonstration, concluant à deux formes différentes mais aux effets identiques de domination masculine.

En confrontant les mœurs et les lois, Maria Deraismes espère pousser la société de son temps à une réflexion sur les causes de l'inégalité entre les sexes et à une action en vue de la réduire, voire de l'effacer. Elle dénonce en particulier l'inégalité devant les tribunaux, avec le cas précis des violences domestiques largement tolérées et faiblement punies. Elle mobilise toutes les ressources documentaires à sa disposition, y compris la littérature, le théâtre, l'histoire, la science, les arts, les faits divers. La conférence consacrée à l'image de la femme dans le théâtre est remarquable en ce que, dépassant les références classiques attendues, depuis le théâtre grec jusqu'à celui du XVIII^e siècle, Maria Deraismes passe en revue les auteurs de son temps, comme Augier, Sardou ou Dumas fils. Elle s'appuie de manière critique sur les théories socialistes, dont celle de Fourier. Son anticléricalisme sourd à plusieurs reprises,

mais elle rejette aussi bien Ernest Renan que Albert de Mun, tous deux hostiles au suffrage universel. Lorsqu'elle affirme que l'homme du peuple méprise et humilie sa compagne, elle suscite une réaction négative dans la salle. Elle dénonce tant saint Paul que Rousseau comme deux ennemis des femmes. Mais, en femme de son temps sensible aux débats des années 1860-1870, elle croit dans les vertus d'une véritable éducation partagée, permettant aux deux éléments du couple destinés à s'unir et à fonder une famille de réellement vivre ensemble : la femme devient alors un véritable partenaire du mari, avec qui elle peut débattre de toutes choses. Ce qu'elle fait elle-même dans l'espace public, lorsqu'elle polémique avec Dumas fils : mais sa plume reste posée et son raisonnement rationnel. Elle ne cherche pas le bon mot ou le trait d'esprit, sauf en quelques moments ironiques. Son style n'est point celui du pamphlet, mais de la démonstration argumentée.

La longue surdité des détenteurs masculins du pouvoir à un argumentaire aussi irréfutable que celui construit par Maria Deraismes a nourri l'émergence de l'histoire du genre, spécifiquement dans sa dimension française. Pays – bien nommé – des « droits de l'homme », il s'est cantonné à un universalisme qui affectait de ne pas avoir de sexe. Le siècle qui sépare l'obtention du suffrage universel masculin du suffrage vraiment universel illustre assez, on le sait, cette incapacité à intégrer dans la politique cette bipolarité irréductible. Au côté de ceux de huit autres femmes, et à l'initiative de la Ville de Paris, le portrait de Maria Deraismes a été affiché en mars 2008 sur la façade du Panthéon. Y rejoindra-t-elle un jour Marie Curie et Sophie Niaudet, seules femmes à avoir eu les honneurs (la seconde en tant que femme de Marcellin Berthelot) d'y entrer ?

Jean-Claude Caron

Maurice LACHÂTRE, *Cinq centimes par jour. Méthodes commerciales d'un éditeur engagé*, présentation de François Gaudin et Jean-Yves Mollier, Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, 87 p. ISBN : 978-2-87775-441-5. 10 euros.

Ce petit volume contient deux textes de 1866 du lexicographe, libraire et éditeur Maurice Lachâtre (1814-1900) : *Conseils aux courtiers en librairie* et *Instructions sur l'organisation des Docks du commerce et de la librairie*. Dans leur introduction, François Gaudin (qui a soutenu une thèse sur Maurice Lachâtre) et Jean-Yves Mollier (son directeur de thèse) retracent la carrière d'un homme engagé à gauche, au risque de l'exil – par deux fois : sous le Second Empire et au lendemain de la Commune –, mais qui cultiva des réseaux très variés. Cela lui permit d'éditer, parmi ses contemporains, Alexandre Dumas, Louis Napoléon Bonaparte, Louis Blanc, Eugène Sue et Karl Marx dont il publia la première traduction française du *Capital*. Mais ce sont surtout les nombreux dictionnaires qu'il met en chantier qui assurent ses revenus. Et qui le mettent en relation avec toutes les « plumes » de Paris, en quête de quelque revenu – Michelet ne dédaigne pas collaborer à ses œuvres lexicographiques. Au meilleur sens du terme, Maurice Lachâtre est un éditeur qui entend participer à l'éducation du peuple par la vulgarisation des idées auxquelles il croit. Proche de Félix Pyat, intéressé par le fouriérisme (il édite Zoé Gatti de Gamond), admirateur de Proudhon, adepte du spiritisme, Maurice Lachâtre adhère finalement à l'anar-